

[Chapitre 1er. Le capucin.]

Auteurs : Lesuire, Robert-Martin (1736-[1815])

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

40 Fichier(s)

Description & Analyse

Texte

Il s'agit des deux chapitres initiaux d'un roman inachevé et sans titre. Le manuscrit présente très peu de ratures et le texte entre exactement dans le gabarit de chaque cahier. Il semble qu'il s'agisse donc d'une version de recopiage, très proche de la version définitive si ce n'est la version définitive elle-même. La période de rédaction n'a pas pu être déterminée pour le moment.

INTRIGUE :

Le jeune Aldric Dancourt, né d'un mariage peu assorti, subit un père âgé, imbu de ses origines et peu aimant. Très tôt orphelin de sa mère qui n'a pu s'occuper de lui, il est envoyé en pension dans un collège près de Poitiers. Son père épouse entretemps la nourrice qu'il lui avait choisie et lui interdit de revenir à la maison, le destinant au clergé. Refusant cette carrière, Aldric s'échappe du collège et parvient à Paris. Il est recueilli par une femme qui fait son initiation amoureuse. Un matin, un commissaire et quatre soldats frappent à la porte et arrêtent le jeune homme. Sur ordre de son père, il doit être envoyé dans un couvent.

Contributeur(s)

- Obitz-Lumbroso, Bénédicte (responsable scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Les mots clés

[Incipit](#), [Roman inachevé](#)

Dossier génétique

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

GenreChapitre de roman

Date de création[1751-1815]

Mentions légalesFiche : Bénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la ficheBénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Lieu de dépôtArchives départementales de la Mayenne. Fonds 17 J 11 Fonds Queruau-Lamerie.

Information générales

LangueFrançais

Éléments codicologiques

Le manuscrit se présente sous la forme de deux cahiers d'un papier bleuté, composés de cinq feuilles de dimensions 22,4 x 36 cm chacune, pliées en deux horizontalement, soit 20 pages chacun. Le premier cahier a été anciennement relié par un fil aujourd'hui disparu mais dont la trace des trous d'aiguille est toujours visible. Le second cahier, de même composition, a conservé le fil de reliure.

Le premier cahier comporte une marge de 3,5 à 4 cm, le second une marge de 2,5 à 3 cm.

Citer cette page

Lesuire, Robert-Martin (1736-[1815]), [Chapitre 1^{er}Le capucin.], [1751-1815]

Bénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 06/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Lesuire/items/show/140>

Notice créée par [Bénédicte Obitz-Lumbroso](#) Notice créée le 04/09/2018 Dernière modification le 23/02/2024

Chapitre 1.^{er}

Le Capucin.



Ma seule intention en publiant mes aventures que
Beaucamp de quel genre de talent prendront pour du fabliau et
pour un conte fait à plaisir; mais que les hommes d'esprit
dont le goût sera épuré et le jugement sera regardé comme
avec justice comme véritable, ma seule intention, dis-je,
est d'instruire le public par la relation de mes infortunes
ou de mes bonnes fortunes.

Ô vous parents Cruels, vous qui osez faire la
bonheur de vos enfants en vous carriez leurs goûts
et leurs penchants, pour qui sans les conduites
leurs dispositions les laissez les laisser à des occupations
toutes contraires à celles qu'ils désirent. C'est pour
vous que je parle; c'est pour vous que je retracerai
tous les vices de ma vie afin de vous apprendre, si je
le puis, à mieux consulter ~~les vices~~ les vices de vos enfants,
à chercher, pour ainsi dire, à pénétrer dans les
replis les plus profonds de leur cœur, pour connaître
leurs goûts et leurs penchants.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'il faut abandon-
ner les enfants uniquement à leurs dispositions.

lorsqu'elles sont entièrement contraires à leurs
intérêts, Bien au contraire, dans ce cas, il faut
combattre leur goût. Déjà incliné au vice, non pas,
comme la fleur de la plus jeune des roses, avec
la violence et la force; mais par la douceur il faut
employer tout le temps de sa vie pour ramener leurs
esprits à la justesse des sentiments. C'est un jeune
arbrisseau tortueux. pour le redresser, si vous n'employez
pas le temps nécessaire ^{et tous les soins possibles} pour qu'il ~~soit~~ ^{soit} ~~soit~~ ^{soit}
redressé, si vous ne le briserez; mais si au contraire
vous le redressez avec douceur sans violence, vous
le verrez prendre toutes les formes que vous voudrez
lui donner en Changeant dans la Direction que vous
lui aurez fait prendre.

Mais, je m'apprehends que ma Morale m'entraîne
trop loin, ce que je ne puis elle fatigue ce mon
mon lecteur, je ne puis être même de l'effrayer, ce qu'il
se reprend à n'avoir pas choisi chez le libraire
un livre plus amusant; qu'il se désolonne;
ce qu'il je le prie seulement de lire une page
de ce qui suit et il sera content; Ou moi-même j'ai
fait tout mon possible pour le satisfaire et
le contenter, car si j'en ai des aventures malheureuses,
j'en ai eu aussi de fort galantes comme on
va le voir, si on veut seulement se donner
la peine de lire.

Avant de tout raconter mes aventures, il me faut
de tout dire un mot de mon père; Monsieur
Doncourt était un riche Bourgeois d'ancien
prix provençaux. n'allez pas croire qu'il avait
par son industrie, gagné son bien, son oncle
lui avait transmis, ce le pauvre homme ne
jouissait paisiblement dans le célibat. il s'était
fait de principes pour il ne se marier jamais.
Néanmoins la femme comme un embarras, il était
passé jusqu'à l'âge de quarante. Six ans sans
avoir songé à se marier; mais, enfin dans un
accès de goutte, venant à réfléchir à la mort
et à la joie qu'aurait sa femme d'hériter de lui,
il crut qu'il ferait mieux de se marier.
une femme se disait-il, me procurera un
héritier légitime, une femme me soulagera
dans mes petites infirmités, m'en dormira
malgré ma goutte, me Ah, oui, s'en va bleu
il faut que je me marie.
Mais ce n'était ni à l'esprit ni à la beauté qu'il
en voulait. il frissonnait à la vue d'une femme
vide dans le jour d'office; mais l'argent était
une qualité qu'il croyait absolument nécessaire.
Enfin après avoir bien examiné, il se maria
à la fille d'un de ses amis qui était fort riche.
Cette fille n'était pas ce qu'on appelle simple,

mais gauche et sans la moindre pretention —
au jeu de Bagatelles de la mode. c'était ce qui lui —
fallait.

Enfin après neuf mois de Mariage je naquis.
jugez quelle fête fut le jour de ma naissance;
mon père, outre son ordinaire jetta un
regard gracieux à ma mère et lui permit lorsqu'elle
serait rétablie de manger à la table.

il se flattait que je lui ressemblois; que j'aurois
son esprit, ses talents, son courage, (il n'avait
pas sorti de chez lui que pour chasser sur la
terre. Je qu'en un mot je serois digne de
ses enfants et du nom de la famille des
Dumours. En conséquence il voulut que je fus
élevé sous son yeux, pour, disait-il me
modeler et me ~~faire~~ donner des leçons dignes
de ses rares principes. il fut long temps à me
chercher un nom digne de lui; il n'en trouva
pas un dans le Calendrier qui put lui venir
au rejetton d'une famille si illustre. enfin
après avoir bien feuilleté, bien cherché,
il crut que je serois appelé alrice. je vois
qu'il m'avoit choisi ce nom, parce qu'il n'en
trouvait pas qui fussent si peu usités.
~~pour qu'il~~ Mon père après m'avoir
ainsi, si bien nommé voulut sillonner à la manière
Donne il voulait que je fus élevé. il fit donc
pour cet effet chercher dans le voisinage

une femme capable d'un semblable emploi, car
ma mère était très malade et très faible
pour pouvoir remplir ce rôle.
Il y avait beaucoup qui voulaient à l'université
des uns des autres, Brigner et boxer. mais mon
père en homme de talent et en connaisseur les
examinait toutes; il les faisait venir dans son
cabinet à l'après les autres, là il les informait,
puis les interrogeait ^{à l'égard} sur leurs qualités ~~physiques~~ morales et
lorsqu'elles n'étaient pas toutes les vertues et les
talents qu'il désirait trouver en elles, il leur ordonnait
complaisamment de partir et les priait de partir, il leur
disait: vous n'êtes pas faites pour avoir l'honneur
d'être mon enfant. Non adieu en disant cela
j'aurais aussi vu sa ignorance et ses impuretés
Notamment de même un flâneur boulangère avec lui
des matières sanglantes, les déposait, à mesure qu'il
venait sur le bord de son lit, ainsi ~~sa~~ laire
qu'il jeterait sur ses mamelles, déposait dans son
corps les germes de l'ignorance et des vices qui abondaient
en lui. Ces germes se développaient à mesure
qu'il avançait en âge et sous le prétexte
qu'il se rendait indigne de l'honorable et illustre
famille dont il doit être le Régénérateur.
Ainsi, par ce bref compliment il est un coup de
main à celles qui avaient le bonheur de lui plaire, par
ses qualités morales, n'avaient pas encore passé
par toutes les épreuves et les filières que

Mon très honorable père se proposait de les
faire traverser; une fille, par exemple, qui
s'est assez heureuse pour lui plaire. Je croyais
qu'il te t'en examiner; mais point du tout,
mon père n'en paraît pas par là en pour-
parler; à son but, son tutor pour-
pourrait des grades au second et dernier examen
d'ici comme il l'a promis.

Vous êtes bientôt parvenue à l'instant
où vous allez être honorée de la tâche glorieuse
que je me propose de faire remplir. J'ai reconnu en
vous toutes les qualités morales qu'il faut
qu'ait la nourrice de mon fils. mais il ne suffit
pas d'avoir ces qualités seules, il faut
que le bon Moral soit accompagné du bon
physique. un physique irrégulier ou impar-
fait serait indigne de mon fils. ainsi apprêtez-vous
à subir cette épreuve.

à ce propos les autres femmes ne comprennent
rien; mais mon cher père, garde-toi de leur
faire approcher à qui il prétendrait, sont
juges qu'il y en a beaucoup qui ne sauraient
venir à subir cette épreuve et qui se résignent
à se satisfaire. enfin je ne sais si vraiment
mon père aime en vue d'obtenir mon bonheur,
ou bien, si par ce choix de l'école, il n'a
pas d'autre but, et si ne voulait

pas, d'une autre manière, liés à la famille -
à nourrice qu'il prenait tant de peine à me choisir.

Cependant, son pauvre père Aldric, de puis
sa naissance, n'avait point de nourrice. il craignait
expressément de perdre que l'on me laissât à ma mère,
qui était très malade et dont on désespérerait même
de pouvoir sauver la vie; ainsi pendant tout
le temps qu'il avait mis à me choisir une nourrice
je n'ai été réduite à des aliments qui étaient
contraire à ma faible constitution; mais enfin il se
présenta une femme dont les talents plurent
à mon père, ce qui voulut bien subir la fatigue
épineuse à laquelle elle avait été condamnée.
Sans doute mon père admira sa forme
extérieure, la jugea digne d'être ma nourrice et
l'établit en fonction.

expirant, et
 l'établie en fonctions.
 Mais elle mourut, M^{re} Ducreux, était bien d'avoir toutes
 les qualités nécessaires pour remplir l'importante fonction
 que M^{re} Ducreux mon père lui avait confiée.
 son premier métier de ~~bonne~~ ^{bonne} tante à la journée ne lui
 avait pas donné la grande lumière en fait d'éducation,
 mais comme elle faisait que bien d'autres qu'elle avaient
 entrepris autant, sans avoir une mérite au dessus
 du sien, elle réussit à suivre le chemin que celles-là
 lui avaient frayé.

J'ai déjà dit que ma mère étoit fort en danger
ce qu'on désespéroit même pour son jour, et
n'étoit que trop vrai, deux mois après ma
naissance elle expira, ce fut le triste sort de

Donc il s'en conduira envers moi, jusqu'à l'âge de
Dix ans; alors, il me mène en pension à ^{sa} société
en lorsque je fus ^à une fois dans ce collège
je vis bien que je n'en sortirais pas de longtemps
car, par les lettres qu'il m'envoyait, il me le faisait
bien voir. j'apprends peu de temps après que j'ai
quitté mon père que Madame Durand était restée
avec lui et même qu'ils étaient fort bien unis
je ne suis si sûr par reconnaissance des bons
soins qu'elle m'avait rendus, que mon père lui
témoignerait une amitié et tendre, ou bien, comme
j'ai déjà observé, par une autre motif. mais,
je m'en gars! pardonnez, à mon lecteur, pardonnez-moi
cette téméraire indiscretion, ah! je suis bien qu'il
est indigne d'un fils, d'insulter, de soupçonner
ainsi son père; mais, crois-moi, que j'ai vu bien
par la tendresse filiale, pour te servir de ces choses
que tu juges, que être indignes d'un fils.
n'importe, ~~l'envie de dire~~ si l'on verra bientôt
que mes soupçons n'étaient que trop fondés
mais il faut aller par ordre de matières
en suivre le fil de mes aventures. ainsi revenons
à mon Collège.

On reconnut en moi beaucoup de dispositions
pour l'étude, et moi, d'un autre côté, je fis tous
mon possible pour répondre par mon applications
les meilleures dispositions que l'on pouvait trouver.

en moi, en sorte qu'à l'âge de 15 ans, j'en
avais passablement le latin & le grec, &
j'avois fait mon cours de Rhétorique.
On me proposoit d'étudier la théologie, & d'ém-
brasser la partie de la Calotte; mais à ce conseil
je ne prêtai aucune attention, & me proposai seulement
que ce détail joine mon goût & mon intention,
ce que je voulais embrasser la partie des armes.

Mais que fetoit mon père, pendant ce
que courtois sur mon Virgile ou sur mon
Plutarque, je ne fatiguais l'imagination
à graver dans ma tête, les traits, misérables
de la langue ou grec, qui ne sont d'aucune
utilité à apprendre par cœur, & que l'usage
a toujours aveuglément conservé que fetoit-il,
Cela sous inquiète, je crois, mon cher lecteur; il
faut donc contenter votre curiosité & satisfaire
à votre imagination.

Dans les premiers temps de mon arrestation
au Collège, je dis avec satisfaction ce que j'avois
bien que c'est là le vrai terrain où il faut se
tenir; car ce sont les lieux où l'on se forme les
jeunes gens & ont vu les plus pures & si-
nécrites, les règles y sont si difficiles & si
dures à suivre, qu'on s'en rendrait
presque incapable pour des maisons de

force plutôt que pour des lieux ou l'on instruit
la jeunesse. je ne fais commencer les jeunes gens
par des ~~contraintes~~ ^{profiter} des leçons de morale
en des lieux que l'on ne s'occupe dans ces maisons
moi-même à y résider, je ne puis comprendre comment
et excellentement attaché à des ^{de} durs lois, j'ai pu
réussir à ~~apporter~~ ^{profiter} de ces leçons. donne
il en moi avec toute l'érudition possible, mais
accompagnée toujours de la sévérité et de la rudesse.
Je suis bien que j'aurais de grands ennemis lors
qu'on verra que je critique ce qui a toujours
été regardé comme la base de l'éducation, comme
le principal aliment de l'éducation. tout ce docteur
en instruction. Ils usent de respect que l'on
est si sévère qu'il commence à instruire les jeunes.
L'enfant dit-il, si vous l'instruisez avec
 douceur et complaisance, l'accoutumera insensiblement
à vos manières, et finira par ne plus
vous respecter. une fois le respect perdu
plus de cela, plus de travail; il s'accoutumera
à la paresse en lorsque vous voudrez le changer,
il n'en sera plus temps; toutes ses habitudes et
souplesse de l'esprit sont gâtées, tout ce qu'on
peut tout cela, on perd pour le travail.
avons fui de son cœur, le germe de la
paresse déjà développée, aura son place
le changer
Ces enfants que vous voudrez par des soins

en même par des voix de Roigneux, (quasi-
même que vous voudriez vous en servir,) l'un
fera, tel temps, nos efforts & nous inutiles,
vous ne pourriez jamais vaincre de son cœur
le Caractère de la parolte.

Voilà tout & sans le dire d'ordinaire, voilà
qu'elle en leur opinion; mais, moi qui connais les
jeunes gens, je suis sûr que cette façon d'instruire
qu'elle méritait, est la seule qui devrait être
suivie, j'ajoute du moins la seule qui le mérite.
en effet, quelle plus grande courtoisie & plus
on donne aux enfants, qu'en les laissant
par la douceur pour leur inspirer l'amour du travail.
L'écritain ne le voit avec confiance, tandis que
c'est avec crainte qu'il écritain aux qu'il ne man-
quer la Roigneux. je ne dis pas que ma méthode
est infallible pour tous, je sais qu'il y en a à qui
le goût de la science est inconnu, qu'il y en a qui
tous les efforts humains ne peuvent forcer
à vaincre leur penchant à la parolte,
mais, malheur à ceux-ci, les sciences ne leur
sont faites pour eux, ils sont indignes de les
profiter de.

Mais revenons à mon père, comme
je l'ai dit, dans les communément que
je fus au Collège, il m'écritais fréquemment
sa lettre, était si digne de lui, c'est

à dire qu'on y soyait briller la robe
en son rang. Il s'efforçait toujours avec
des termes emphatiques ; m'encourageait
à toujours continuer avec honneur son le-
nom de son illustre famille ; et toujours
il entremêlait ses phrases romanesques
d'orgueil, d'un j'espère mon secret n'est pas
comme si j'avais besoin de savoir leur can-
cer finit cette ton - à coup de m'écouter, et
je fus quelque un au sans entendre de ses
nouvelles. Cependant au bout de ce temps
je reçus une lettre de lui. Je l'ouvris
avec précipitation et j'y trouvai ces mots :
" Mon fils, vous êtes très jeune - et vous
" êtes étonné de mon silence. Sans doute votre
" tendresse filiale a dû souffrir, mais ne soyez
" plus inquiet ; je me porte bien et me
" suis toujours bien porté. Des occupations
" indispensables m'ont tenu si longtemps de vous
" écrire. mais grâce à Dieu j'en suis quitte
" avec débarras. Mon fils souvenez-vous
" toujours des leçons que je vous ai données
" ne ne vous perdez pas dans l'abîme
" des passions qui doivent à l'âge que

« tout est en sous assiéger de toutes parts.
« je vous dirai pour nouvelles, que
« je suis Benaric. & tout me diront pour
« être que j'ai mal fait, peut-être tout
« fort mécontent de ma conduite, et sans
« vouloir faire paraître notre mécontentement
« tout le contraire au fond de notre cœur; mais
« sachez, Monsieur mon fils que j'ai été
« le maître de mes actions et de ma conduite.
« ce n'en pas pour tout que j'épouse
« c'en pour moi uniquement. Sachez aussi
« que je n'aimerais pas que l'on bouder
« ce que l'on regarde d'un mauvais
« œil l'épouse que j'ai choisie. j'entends
« que vous la respectiez, et la regardiez comme
« une seconde mère. D'ailleurs ses vertus
« sa sagesse sont dignes de mon nom et
« méritent bien que je s'honore de mon
« Choix. j'ai cru d'ai l'honneur de connaître
« en elle certains traits qui se rapprochent
« de notre ancienne famille, et tant
« le renommé comme bon physiionomiste,
« j'ai eu la croyance que je ne me trompais

"grat, Besolu d'en faire mon épouse.
"vous avez surie, ou vous iriez, j'ai surie, Non
"que vous êtes préoccupé de cette nouvelle,
"de connaître le nom de votre nouvelle mère.
"Si vous n'avez pas surie de la connaître,
"je sais vous mécontenter, ^{et vous la nommer} mais j'en m'importe
"vous êtes mon fils, en par conséquent
"faire pour souffrir de moi tout ce que je
"voudrais; car n'attends pas perdre de vue
"que je suis votre père, tout vous en trouvez
"mieux; Si vous avez surie de la connaître
"je considérerai votre intention.
"vous vous ferez mon cher fils en
"vous ne vous en souvenez pas, de votre jeunesse,
"vous savez ou vous ne savez pas, peu
"m'importe, que je vous ai choisi une
"nourrice digne de vous élever. et bien cette
"nourrice, qui vous a donné les premiers
"aliments, dans le sein de laquelle vous
"avez puisé les sucs qui vous ont fait
"grandir; cette Madame Durand qui a
"si bien soin de vous, et que, lorsque
"vous tenez ses mammelles, vous
"caressiez avec vos petites mains, cette
"Madame Durand, dit-je, en ~~dit~~

représentant ma femme et par conséquent
" votre belle mère ; en vain voudriez-vous
" combattre ce que j'ai fait, Madame Durand
" a les sentiments les plus sages et les plus
" nobles, comme il vous l'ai déjà dit
" en mérite au honneur.

" Mais où m'entraîne ce malin ? quoi !
" j'oublie que je suis l'âme d'atout
" je m'abaisse à tout pour vous faire voir
" que j'ai eu raison d'épouser Madame Durand,
" est-ce possible, mon fils, j'aurais bon ou
" ne trouverais pas bon mon mariage, par
" conséquent j'ai fait ma volonté, et
" je n'aime pas, je vous le répète, qu'on
" contredise à mes intentions.

" Et si pour écarter toutes représentations,
" j'ai résolu de vous mettre dans le
" couvent de St François à Clugny
" D'ici, le couvent est rempli de
" si excellents Capucins, et d'aut
" tout instruits dans leurs règles
" j'exige que vous soumettiez à cet
" ordre. Je suis votre père

Dan court.

~~Je ne puis vous dire que je suis très content de vous~~
~~et de votre lettre. Je vous prie de m'écrire~~
~~comme vous le sentirez.~~

Je ne puis vous dire que je suis très content de vous
sur la lecture de cette lettre. mais je suis humilié,
^{lorsque je suis}
ce qui plus est marié avec Madame Durand, la
franchise envers moi, ce pour plus grande catastrophe
son intention de me chercher dans un Couvent de
Capucins, et de me faire embrasser de Brûle, toutes
ces Circonstances se présentent en perspective
dans moi; mais j'avais que le Père, que cette
perspective n'était pas agréable. mais ce qui
m'étonnait le plus de tout cela, c'était son intention
de me faire embrasser Brûle de faire franc, etc.
plus je cherchais à vouloir pénétrer les raisons
de cette volonté, plus je me voyais qu'il n'y avait
me perdait dans un chaos de brâtons qui, toutes
ne pourrions me satisfaire. enfin je m'arrêtai
à cette-ci, et je vois bien que c'était elle qui
la fait déterminer à cette Résolution.

Je m'imaginai, que crainte que je lui fesse
ombrage, crainte que je parusse me contenter
de son mariage, et c'étais décidé à ne
point me faire entrer dans la maison
ou à m'éloigner. car je ne doute point que
l'espoir d'avoir des enfants avec la nouvelle

croyait. L'avis de beaucoup contribué à mon
malheur fort. mais à qui y avait beaucoup
contribué; c'était je le vois, puis être avec
Madame, c'était ma nouvelle belle-mère.

Ces Marâtres ordinairement n'aiment
pas voir dans leur maison des enfants nés
d'un autre mariage. Elles craignent qu'ils ne
soient plus ouverts que leurs, et sont
jalouses de l'attention que leurs maris ont
pour les enfants. Or, je pensais que cette
femme avait tellement influencé l'esprit
de mon père, qu'elle était parvenue à le
rendre maître de ses actions, et qu'elle
l'aurait engagé à m'éloigner d'auprès d'elle.

Ainsi vous voyez qu'il m'en est impossible
de lui refuser une haine si bien méritée.

Car je ne me sentais aucune vocation
pour être Capucin. j'avais toujours
regardé un ordre comme le désespoir
des jeunes et des hypocrites.

mon intention était d'embrasser le parti
des armes. ce de voler à l'épée plutôt
que de m'enfermer dans un cloître
où les vices abondent, et où la mortelle
afflige toujours.

mais telle était la volonté de mon père. et
je ne pus jamais le fléchir. je lui écrivis
sur le champ, et avec les manières les plus
Respectueuses, je lui exposai mes raisons,
je lui fis ^{la} humble prière que je voulais embrasser
la partie des armes et que je n'avais aucune
disposition pour l'ordre qu'il voulait me
faire embrasser. je lui marquais qu'il avait eu
tort de s'en méfier. mais d'assez flâter. que
je n'étais point fait pour combattre et
intensions et ses résolutions. que j'étais très
satisfait qu'il avait pris une femme qui
lui apportait le bonheur dans son ménage,
et qui était digne de lui. De plus je lui écrivais
que je respectais ma nouvelle belle mère comme
une seconde mère. et que je ne manquerais
jamais de lui marquer, dans toutes les occasions
mon respect et ma satisfaction d'avoir le bonheur
d'être son fils.
De tout ce que je disais je lui écrivais, mon
coeur disait le contraire, mais pour parvenir
à mon but, il fallait bien m'exprimer
par là de cette manière, toute entièrement
opposée à ce que je pensais, pour en
venir à mon but; enfin je finissais par
prier mon père de ne me point forcer
à entrer dans l'ordre Capucin.

[illegible]

Chapitre 2.^e

la fenêtre.

Après avoir passé plusieurs jours à Machiner quelque intention pour me joster à la Barbarie de mon père, après avoir bien combattu les projets que je voulais former. — je m'arrêtai à celui-ci. je Résolus de fuir, en parla. de tomber dans les mains de mon père. mais il fallait en trouver le moyen; ce bon sa voit que j'y réussis.

J'avais pour camarade de Classe en pour ému, un jeune homme qui paraissait fort malheureux. il était un peu plus ^{grand} que moi; Son air riante, sa franchise et la vivacité de son Caractère, m'avaient inspiré pour lui une inclination que notre Chivalerie n'altéra jamais. Placés fréquemment à côté l'un de l'autre en Classe, notre liaison se resserra de plus en plus. après avoir étudié quelque temps

son Caractère, croyant pouvoir me
fier à sa discrétion, je résolus de lui
ouvrir mon cœur. De lui de couvrir mon
dessein et de s'opposer à ma fuite, dans
l'espoir qu'il la favoriseraient.

Je savais qu'il était pauvre; je lui dis
que si il voulait fuir avec moi, je lui
pourrais quelque argent et le menerai
chez un parent de ma mère qui sans
doute ne refuserait pas de nous
loger pendant quelque temps et ensuite
de nous fournir de l'argent pour nous
aider à embrasser un état qui nous
conviendrait. j'avais tellement en-
traîné le cœur de saint François,
que j'avais toujours devant moi, ces
durs Capucins, ce qui me donnait
de l'éloignement à engager mon ami à
fuir avec moi. enfin je lui demandai
s'il ne trouvait pas la vie du Collège
bien ennuyeuse et bien de goutante,
et si il ne serait pas bien aise de
sortir pour toujours de cette
odieuse prison.

Je le desirais ^{très} - être plus que
toi, me répondit Daminville, (c'était
le nom de mon ami) mais sans fortune
en sans moyens que faire, que devenir
dans le monde? j'en suis sûr pas encore
~~assez~~ grand; j'attends, mais l'année qui s'en-
... nous verrons. en qu'es-pères-tu donc
avoir l'année prochaine, lui - dis-je,
que tu n'aies pas encore cette année?
un pouce de plus me répondit-il, si
alors, je quitte le collège, je m'engage. mais
jusqu'à présent il faut que j'attende
... que je souffre patiemment. et moi -
aussi mon ami, je suis sorti, lui - dis-je
pour m'affranchir des duretés que mon
père s'apprete à me faire souffrir; tuchis,
je te lai déjà dit que son intention
est de me jeter dans un couvent ou
de me faire embrasser un ordre pour le
quel je me ^{sois} cherché vainement d'inclinations.
Si toi que je crois une fois hors les
murs de cette fatale maison, je ~~rétais~~ attends
aussi fuir la Carrière de la gloire;
je m'engage; je me ~~met~~ mets soldat;
à la première bataille je me distingue;

je suis fait officier, mon général meurt,
je suis choisi comme le plus brave capitaine,
pour le remplacer, en de là que suis-je? —
je suis le Maréchal de France! n'est-ce pas? —
j'ai vu se réaliser le dessein que j'ai formé
de m'échapper d'ici, lorsque tu auras ton grade
de plus, tu viendras à moi, et je te
présenterai en part mon Créancier, je te prom-
ets de te faire avoir une place d'officier.

Mon ami fournit de ma petite
santé, qui me faisait déjà disposer si bien
en ma faveur. néanmoins il s'offrit
de bon cœur à me prêter la main, et
à m'aider dans mon entreprise; à la
condition, toute fois, que dans le cas
où mon projet viendrait à échouer,
je ne révélerais jamais à qui j'aurais
les secrets qu'il m'aurait donnés.
je le lui jurai, et lui ayant reproché
de soupçonner ma discrétion, je
l'en brassai et le rassurai de me
communiquer le moyen par le-
quel je pourrais m'échapper.

Il me conseilla de faire une échelle de
Corde, en de descendre de ma fenêtre qui
donnait sur une petite cour, la quelle
n'était séparée de la Rue que par un
mur assez bas, ce que l'on pourrait aisément
franchir.

Ce goûtai ce projet avec la plus grande
joie, et félicitai mon ami de son
imagination: il ne sagissait plus que de
me procurer de la Corde pour descendre
de ma fenêtre dans la Cour en question.
mais je n'avais que des moyens employés
pour réussir à m'en procurer. n'ayant
pas le sou, quoique j'avais fait voir à mon
ami que j'en aurais, j'étais trop fier pour
emprunter ce que je ne pourrais rendre; enfin
j'imaginai de faire un grand cerf volant, et
de demander de la Corde au principal du
Collège que mon père avait chargé le moins
d'argent possible. Celui-ci ne se doutant de
rien, m'en apporta le lendemain plus de
vingt brasses. je travaillai avec ardeur à mon
échelle; je n'en avais jamais vu, mais mon
Camarade m'en avait expliqué la structure.
je ne m'en occupais que la nuit pour

de la solitude. J'étais malade, je me préparais à mourir
prête; je voyais avec une joie mêlée de
Crainte s'approcher le jour de ma délivrance
mais je ne voulais point fortifier les mains
du diable en lui laissant l'argent que mon père
avait donné à mon oncle principal du Collège
pour me fournir les petites nécessités
donc j'aurais besoin. mais la chose me paraissait
impossible. Demander de l'argent à ce vieux
gardien de mon trésor, c'était me rendre
suspect et d'ailleurs m'exposer à un
refus formel car il ne versait en mes mains
que lorsque j'avais un pressant besoin d'argent
et encore la somme était-elle toujours très
modique. Il ne me restait donc qu'à m'en
procurer par force ou par adresse. Je résolus
d'employer l'un ou l'autre de ces moyens
à défaut d'autre. Il me vint une idée,
non seulement audacieuse de mon âge, mais
qui prouve combien j'étais déjà avancée dans
le Crime. C'était, dirai-je, l'idée d'empoisonner
d'empêcher la porte de la Chambre du
principal, de faire sauter la serrure
de la petite cassette qui m'appartenait
et de m'enfuir du Collège.

Mais heureusement j'en fus

Mon projet à mon ami Larmainville. il en frémit.
choquai & me dis - il, en entrant dans le monde
ne pta donc de buter par un forfait ? ne sais-tu
pas encore que l'ait vigilante de la justice
serait bientôt sur toi, ce que a
mon activité ne tarderait pas à te traîner
au supplice ? jure-moi de renoncer à ce projet
projet, ou je le révèle à l'instant. La menace
me fit rentrer en moi-même. je considérai
l'abîme où j'allais m'engloutir, ce je détestai
fièrement cette abominable pensée.

Cependant je brûlais du désir de m'affranchir
de ma contrainte ; aucun moyen plausible faisant
ne se présentait à mon esprit. je voyais
avec peine arriver à chaque instant le jour
fatal que mon père allait fixer pour
venir me conduire à ce couvent dans le
quel il voulait m'enfermer pour le reste
de mes jours, dans ce couvent que je me
représentais comme un tombeau où l'on
voulait m'ensevelir tout vivant.
Ce couvent au quel je ne pensais jamais
sans qu'il me prit un tremblement
subit, suivi d'un accès de fureur

violente qui ne se séparait de moi que lorsque
Cette fatale image était disparue de devant
mes yeux. Et pourquoi voulais-tu mon
cher père, m'ensevelir tout vivant, pourquoi
de peur que je le troublasse dans son
tendre amour avec M^{lle} Durand qui
de simple trinitaire était parvenue
au grade de nourrice confidente, par
ses rares qualités, à l'honneur d'y partager
la couche d'un rejeton de l'illustre
famille des Dancares.

Cependant une nuit d'été dévoré par
une chaleur ardente, en dormant profondément
dans ma chambre, je me hasardai
de me lever et d'aller frapper à l'appartement
de M^{lle} Durand, pour lui demander à boire.
M^{lle} Durand me surprit! la P^{te} était à la porte,
il l'avait oubliée. J'entre tenant mon
vase à la main, je l'entends ronfler. L'occasion
était trop belle pour ne pas en profiter.
J'oublie ma P^{te}, j'appose mon vase
à terre, en vais droit au secrétaire, j'y prends
la Cassette où était renfermé mon argent.
Il m'appartenait, je vide l'argent dans
ce vase, je remets la Cassette en place, et je

me saurais à ma chambre. je m'habille à la
hâte; je ferme ma porte à Clef je descends
au moyen de mon échelle de corde, de la fenêtre
dans la petite cour; de là je franchis aisément
le mur dans lequel il y avait un trou; et
me voilà dans la Rue, à une heure du matin
ayant une dix francs dans ma poche et
ne sachant où aller. la joie d'être délivré
de ma servitude, la Crainte d'avoir été appren-
dre le remords de mon action, agitaient mon cœur
tour à tour. je m'éloigne à pas précipités.
je prends la Route de Paris, et lorsque le
jour parait je m'enfonce dans les Bois
vers le soir je me mets en Route et j'arrive
le matin à Paris, ou du moins dans les
environs. déjà les habitants de la campagne
arrivaient en foule, et apportaient leurs
légumes et leurs fruits au marché.
tous me regardaient d'un œil étonné et
curieux, qui redoubla ma crainte et me
fit hâter le pas. je n'avais pas encore
fait réflexion, tant mon esprit était
précipité, tant j'étais égare, par la crainte
d'être poursuivi et de me voir dans
un courtain, je n'avais pas encore fait
réflexion, dis-je, que j'étais

Il étoit d'une espèce de Soutane, habit que l'on
portait dans le collége que je venais de fuir.
que je n'avois pas de Chapeau, et qu'un
jeune homme de mon âge, au milieu des Champs
à cette heure et en ce costume, devoit causer
de la surprise à tous les honnêtes passans
qui passaient près de moi, et qui me regardaient
avec des yeux dans les quels étoit peinte
la surprise. en conséquence, je pris le parti de
m'éloigner de la grande route, je gagnais un bois
qui en étoit voisin, et je m'y enfonçai, pour
me cacher, résolu d'attendre le soir, pour rentrer
dans Paris, et y changer de vêtemens.
néanmoins le faim se fit sentir. je n'avois
mangé la veille que quelques fruits que j'avois
trouvés sur un arbre dans le bois où je
m'étais retiré mais la prudence l'emporta
sur le besoin, et ce ne fut qu'à huit
heures et demie du soir que je marchai
vers Paris; à peine eus-je apporé
la Boutique d'un pâtissier, que je
me hâtai d'acheter une briochette
pour apaiser la faim qui me
déchirait, la Gourmandise, l'avidité,
et la vivacité avec laquelle je
disse qu'il y avoit plus bien vite

la pâtissière, qui était jeune et fort
jolie, je rois en vérité que si j'en avais
pas eu si grand faim elle m'aurait plus
mais dans ce moment je ne voyais que mon
pain que je devrais avec avidité pour ne
pas dire avec glotonnerie. cette jeune
pâtissière, cette Charmante Créature me
demanda si j'en avais mangé de puis vingt
quatre heures. je lui répondis que oui, mais
qu'en la voyant, je courais grand risque
de ne jamais me rassasier à moins que,
elle voulut savoir que j'entendais pas cette
espèce d'énigme, je la lui expliquais avec
toute la brièveté la plus brillante qui
pouvait servir honnêtement, si cela peut
paraître honnête, pour ~~mon~~ pourvis courir
dès je mon intention la burlesque. mais
cette Dulcinée, sembla au lieu d'appeler
deux ou trois garçons pâtissiers qui
travaillaient dans un appartement à
côté. Ils accoururent, et prennent chacun
un bâton et me poursuivent. mais
j'avais bonnes jambes. je les irritai
et me trouvais dans un moment dans
une grande Rue, Bien éclairée,

en remplie par deux files de voitures qui
permettaient à peine aux passants de marcher
en se faufilant le long des maisons. Dans un moment
les voitures s'entrechoquaient les unes contre les
autres, une d'elle vint à se frotter à la muraille
que je fus contraint d'entraîner dans une allée
obscure. au même instant une jeune
femme bien parée me prit par la main,
en m'invitant poliment, en m'appelant son
ami, à la suivre jusqu'à son appartement.
j'ignorais entièrement ce que cela signifiait,
mais la douceur de la voix, les caresses
que l'on me faisait, allumèrent en moi,
une ardeur inconnue, je sentais là, quelque
chose que l'on cherche, ... lorsque l'on est troublé
en pareille occasion; mais ne sachant
je balbutiai quelque mots sans suite, je
me laissai conduire machinalement par
le bras.

Ouvrant dans son appartement, la
jeune femme me considéra, ne put
s'empêcher de faire un éclat de rire
en se disant: parbleu le beau moineau!
c'est un abbé; je fis alors qu'elle me
prenait pour un abbé, à cause de mon
costume; je jugeai convenable de ne point

la dementir; mais je ne comprenois point le mot
de fessée; je m'en trouvais très offensé, et j'allais
lui demander, elle m'avait invité à venir chez
elle, pour se moquer de moi, lorsqu'elle s'écria:
mais il en trop jolis, et croit-il dommage de lui
faire de la peine.

Alors elle me futa au cou, et me fit mille
caresses, et me parla de la pitié. Cette conduite si
contradictoire, cette succession de l'outrage au
caresser, et des ris à la compassion, m'étonna
on ne peut plus, et je ne savais que
prier de tout cela; je lui en demandai la
raison. Ah quoi tu ne sais donc pas me dit-elle
mon petit ami; - - - - - ah sans doute
- - - il est trop jeune, il sort du Collège
et n'a jamais vu de femme du monde.
C'était là me faire un affront, mais que
m'était-il à faire Chasser de la Boutique
de mon jolis pâtissier, pour cause de
galanterie, mais je jugerai convenable de paraître
entièrement novice dans le métier, et ainsi
jouant le rôle d'ignorant dans la partie.
Je lui dis: et puis moi Mademoiselle
je ne connais pas le monde; depuis l'âge de
dix ans, je suis dans un maudit collège,
que je n'ai quitté, pour la première fois
qu'hier.

tant mieux ! répondit-elle, tant mieux,
le pauvre enfant, il est tout neuf.
Puis elle m'expliqua ce que c'était que les femmes
du monde, ce que la police leur accordait, une
récompense de cinquante livres, toutes les fois
qu'elle pourrions faire prendre un abbé chez elle.
Je frémis à ce discours, mais ne m'en
je résolus de la laisser vivre que j'étais un abbé.
Bien entendu que si la police venait me chercher,
je déconstruirais mon état ; mais elle s'aperçut
que son discours m'avait causé quelque émotion,
conséquence, elle me rassura. ne craignez rien,
mon Bijou, me dit-elle ; je fais mon métier en
bonne fille, ce j'ai mis au désespoir de tous
Causar le moindre Chagrin. je n'ai aucun autre
sout donner. Bien du plaisir. et si tout de
l'argent ? oui, lui dis-je, j'ai cent dix francs,
ce je me mis à tirer mon argent de mon
monnaie, dans lequel je l'avais entassé,
de peur qu'il ne fût trop de bruit dans
ma poche. La gentille demoiselle parut étonnée
en voyant cette somme et se couvrit la tête, ah !
ah ! comment dis-elle, comment, l'on a cent
sous en une si grosse somme ? cet argent
est-il bien à vous ? prenez garde, je ne suis
qu'une Malheureuse, mais je ne voudrais

pour tout au monde garder chez moi un verre
d'assaut - vous, lui dis-je, et à qui m'appartient
héritablement en ce point ne peut être disputé
la profession; c'en le fruit de me i parner, quand
j'étais au Collège. Ce discours avait la Calme,
et je me disposais à goûter le plaisir que me
fournissait la vue de ce Charmes, lorsqu'elle s'en
me interrompre dans mon occupation
par de nouvelles questions. mais d'abord
vous ainsi; sans chapeau & enfin elle me resta
tellement que je lui avais ma petite frivole
ou tout mon tourderie, avec toutes les
Circunstances qui l'avaient rendue si triste. elle
en fut en gorge déployée; ce me fût à la fois
échappé aux perspicaces que ces marauds, tel
en le nom qu'elle donnait au complice, qui
en avaient fait souffrir. Elle avait pu
me tenir une fois dans ses étreintes; vous savez
mieux que moi, me dit-elle, vous aurez
autant de mérite de vous tirer au milieu
de tous que d'en passer le jour.
Cependant il n'en faut rien de rester
sous ce habit, ni d'aller demander un gîte
dans un hôtel garni où son informé
pourpuleusement du nom de l'indomptable d'un
qui arrivent. vous resterez avec moi mon cher

car j'en suis sûr et sûr d'être dans ma maison -
car comme on ne me connaît pas ici, j'en suis sûr
pour le métier, je ne crains pas la visite du
Commissaire. Demain matin j'en sortirai de bon heure
et je vous apporterai du tabac.
Vous n'avez pas eu soupé sans doute, attendez
moi un instant, je reviens avec de quoi faire.
Bonne chère, en vous nous de votre main après
avec moi nous nous de votre main, je me
jette à l'ouvrage, et oubliant que j'étais
né dans le métier, ou du moins que
je voulais le paraître, je lui dis mille
choses qui expriment l'état de mon cœur
enfin tout ce qu'on dit dans ces sortes
d'occasions, je ne sais mon cher lecteur
si tu t'es troué en pareille occasion,
tant mieux pour toi si tu t'es troué.
Car alors, tu dois savoir qu'il était mon bonheur
troué si tu t'as troué en pareille occasion.
Car il m'en est impossible de t'en parler.
Cela; en fin, pour tout dire en deux mots
je fus heureux avant coupé.
Elle me quitta, et m'en informa à double
tout d'un quart d'heure après, je
commencé à devenir inquiet, lorsqu'elle

Assise avec une vieille femme, apportant de quoi
fouger, nous nous mîmes à table et sous l'inter-
gence avec quel appétit je devrai les mœurs quelle
me présentait. Beaucoup pensèrent qu'on ne
mange point, lorsqu'on est avec de telles Beautés
ce qu'on ne fait que penser qu'au plaisir que
nous Cause la vue de leurs Charmes. moi je
soutiens qu'on mange, du moins j'ai mangé,
je m'importe à moi & que pour les autres
lorsqu'ils se trouvent en pareille occasion,
je n'entends point être le Régulateur de leurs
plaisirs, je n'entends point faire la loi
générale; mais je veux dire la stricte où
je mangerais qui y fut en avec le plus grand
appétit; néanmoins je songeai à pendant
au doux plaisir de l'amour: car après les
premières oraisons, j'en voulus plus manger &
je dirais mademoiselle des gens; elle était jeune,
froide, et heureusement elle était pure.
Ce qui est très rare à Paris.

Le lendemain matin, elle alla me chercher
des habits: on m'en apporta de d'effrayantes
fortes: je pris une redingote assez large,

d'un gilet et d'un Chapeau; tout cela
je n'avais bien saisi et tout dix huit
francs; Mais le maudit fripier en
exigea, cinquante louis, encore disoit-il c'était
un bon marché. quoique différemment habillé
je n'osais sortir de l'appartement de ma
sœur, dans la crainte d'être reconnu et arrêté.
je me doutais bien que mon père qui devoit
être arrivé la veille, feroit courir à Paris moi.
on s'efforçoit de me faire chercher à Paris, comme
sachant que c'est là le refuge de tous les fuyards.
je passai donc toute la journée chez ma
aimable sœur, à dire et à faire mille folies,
et à compléter toute mon instruction dans
la débâche. Le soir, vers huit heures environ
temps où la nuit commençoit à devenir obscure,
je sortis avec elle nous nous rendîmes
au palais royal. Dieu quel concours de
monde, il étoit rempli de personnes de tous
âges et de tous sexes qui promenaient. tandis que
d'autres assis sur des Chaises entre les arbres
se livraient à tout les exercices de la galie.
D'ailleurs on ne finit remarquer plusieurs; elle
avait probablement été de ces et s'en
allait quelque fois; et elle m'interpella

toutes les douceurs avec une vivacité qui
faisait désirer qu'on s'y livrât. peut-être allions-
nous nous faire un arbre taillé, à l'exemple
de ceux d'Antioche, faire un sacrifice à Sémus,
lorsqu'un incident fort agréable nous
interrompit. Des jeunes gens qui vraisemblablement
voulaient se divertir, à un signal convenu,
allumèrent soudainement quatre ou cinq
lampes d'argente d'un groupe d'hommes et
de femmes. La lumière perça tout-à-coup
et éclaira le tableau des plaisirs
en les attisant les plus indécents.

Les Courtisanes de Sémus jetterent un cri
de surprise et de effroi; ce spectacle leur était
nouveau. Les lampes furent éteintes à l'instant
et la honte fut enveloppée par
les ombres de la nuit.

Nous rentrâmes bien vite dans l'appar-
tement de ma sœur. j'y passai une soirée
moins non moins agréable que la première;
mais mon récit fut un peu plus piquant
que celui de la soirée. Vers trois heures
du matin, on frappa rudement à la porte.
on s'en vint courir au nom de la justice
un commissaire et quatre soldats

entrent. on me demande si je ne suis pas
alsacien d'encours, étudiante au collège de poitiers.
je savoue sans chercher de détour. au même
instant, le commissaire m'ordonne de me balancer
sur de la chaire, ce n'est pas la peine de regarder
mon compagne de lit jusqu'à ce qu'elle soit un
fiacre étalé à la porte, le commissaire de
justice m'y fait monter. et de cette nous arrivons
chez le commissaire en chef de justice à la rue
de la sœur magistrat, je suis saisi d'un
tremblement subit; il se penche vers moi
prenant un air de bonté inappréhensible.
Rassuré, il finit retirer la garde, et lorsque
je suis seul avec lui, il me dit qu'il avait
eu l'ordre de mon père de m'arrêter, comme
fugitif du Collège de poitiers. il me demande
en suite quel qui m'avait engagé à quitter le
Collège, et à le quitter et à la faire pas
avec des circonstances aussi infamantes
en effet, quoiqu'en prenant les cent dix
francs, je n'en ai risqué ce qui m'appartenait,
je n'en avais pas moins comme un vol
par la manière dont je l'avais pris. je lui
expliquai tout avec franchise; et lorsque
j'eus fini de lui raconter ma fuite, il me signifi
que mon père avait ordonné que je fusse
conduit à la Communauté de St François
et ~~ne~~ m'attendait pas ma réponse, il m'attendait
pour préparer mon départ.

